

les plus reculées de l'espace et du temps, et à mesure que la hardiesse ou le bonheur de l'homme découvriront des terres nouvelles, allez aussi vite que son courage et que sa fortune : prévenez même l'un et l'autre, et que la doctrine dont vous êtes les héritiers soit partout la première et la dernière. Quel testament, Messieurs ! Ce ne sont que trois mots, mais nul homme ne les avait dits. Cherchez où vous voudrez, jamais vous ne rencontrerez ces trois mots : *Allez et enseignez toutes les nations*. Il n'y a qu'un homme qui les ait dits, il n'y a qu'un homme qui pouvait les dire, un homme sûr de l'efficacité de sa parole. Car vous concevez bien que lorsqu'on meurt en voulant laisser quelque chose après soi, on pèse ses ordres derniers, et qu'on n'en donne pas de ceux que l'événement peut convaincre de mensonge ou de vanité. Une parole aussi absolue que celle-ci : *Allez et enseignez toutes les nations*, suppose une certitude sans bornes, le coup-d'œil d'un prophète qui, prêt à se coucher, regarde sur sa tombe l'humanité à jamais attentive et obéissante. Or, cette parole a été dite par Jésus-Christ : le premier il l'a dite, le dernier il l'a dite, le seul il l'a dite. Toutefois, j'en conviens, ce n'est encore qu'une parole, il faut voir si l'accomplissement y a répondu.

Quelque temps après qu'elle eut été prononcée, il se passait dans l'univers un phénomène singulier. L'univers, ce quelque chose qui suit et qui demeure, qui souffre et qui rit, fait la paix et la guerre, qui renverse et qui sacre les rois, qui s'agit sans savoir d'où il vient ni où il va, ce chaos, enfin, écoute avec stupeur un bruit dont il n'avait pas l'idée et qu'il ne se représente pas bien. Comme dans la nuit, quand tout est tranquille, et qu'on entend autour de soi je ne sais quel être qui marche, l'univers pour la première fois entend une parole qui vit, qui se meut, qui est à Jérusalem, à Antioche, à Corinthe, à Ephèse, à Athènes, à Alexandrie, à Rome, dans les Gaules, du Danube à l'Euphrate et par-delà ; une parole qui a été plus loin que Crassus et ses bataillons, plus loin que César ; qui s'adresse aux Scythes comme aux Grecs ; qui ne connaît pas d'étrangers ni d'ennemis ; une parole qui ne se vend pas, qui ne s'achète pas, qui n'a ni crainte ni orgueil ; une parole toute simple, qui dit : Je suis la vérité et il n'y a que moi. Saint Paul a déjà paru devant l'aréopage et étonné par sa nouveauté ces chercheurs séculaires de nouveautés ; ils ont créé un mot pour peindre leur surprise, mot heureux et qui caractérise le phénomène dont l'univers commence à soupçonner la puissance : *Que nous veut* disent-ils, *ce semeur de paroles*. Ces philosophes avaient vu dissertar, analyser, diviser, démontrer, faire sa fortune et sa gloire avec la rhétorique et la philosophie ; ils n'avaient pas encore vu semer la vérité dans le genre humain comme une graine efficace qui germe en son temps, et qui n'a besoin que de sa propre nature pour fleurir et porter des fruits.

La chose était faite. L'empire romain ne pouvait plus se dissimuler l'apparition d'une réalité nouvelle qui ne venait pas de lui, qui s'était installée chez lui, sans lui, et qui déjà s'étendait plus loin que lui. Il se consulta. Les politiques, les gens qui voient de haut et de loin, qui savent les destinées des peuples et leur ont marqué leurs siècles et leur quart d'heure, tout ce monde s'assembla sur le Palatin, devant César, pour aviser à bien voir ce que c'était que cette chose qui, sans la permission du préfet du prétoire, se permettait de courir de l'Inde à l'Ibérie, jusqu'en des lieux où les ordres de César n'allaient pas. Soyons justes, ils virent très bien sa force et leur faiblesse ; ils connurent que l'humanité ne possédait aucune parole capable de lutter contre la parole qui se révélait, et ils n'eurent plus que le choix de l'accepter comme un fait entré dans les destinées du genre humain, ou d'essayer contre elle, en désespoir de cause, la puissance du bourreau. Ils choisirent ce dernier parti ; car pour adopter l'autre, il eût fallu plus que du génie, ils eussent eu besoin d'humilité. Les Césars ne s'en piquaient pas. Ils espéraient de la force ce qu'ils n'espéraient pas de la sève doctrinale amassée depuis quarante siècles dans les grands vaisseaux de l'humanité. Il ne s'agissait plus pour la doctrine catholique de se donner par la simple effusion de l'enseignement ; l'Empire se levait pour étouffer le Verbe dans la gorge de l'apostolat. Il fallait se taire ou mourir ; il fallait mourir en croyant que le sang parle mieux que la parole en faveur de la vérité. Il se présentait même une question préalable : fallait-il aimer l'humanité ingrate et homicide jusqu'à mourir pour elle ? Ne pouvait-on se retirer d'elle, et paisibles possesseurs de la vérité pour soi, laisser le monde où il était ?

Mais la vérité est charité, et la charité n'est pas le don de soi à ses amis, à ses parents, à ses concitoyens ; elle est le don de soi aux étrangers, et aux ennemis, à tous sans distinction. L'Evangile avait prévu le cas et y avait pourvu ; il avait dit : *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice*. Il avait ajouté : *Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient ; ainsi serez-vous les fils de votre Père qui est au ciel, lequel fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants*. Et quant à l'efficacité du sang répandu en témoignage pour la vérité, le Christ y avait aussi pourvu. N'avait-il pas, au moment suprême et par son dernier soupir, converti le centurion qui gardait son supplice, et, après sa mort même, le coup de lance qui perça son côté n'avait-il pas fait du soldat paricide un croyant et un saint ? C'étaient là des avis prophétiques, c'était la fraternité de l'apostolat et du martyr éloquentement révélée. On y fut fidèle. Quand l'Empire demanda leur sang aux apôtres, pour étouffer leurs paroles, ils savaient que le sang est la parole à sa plus haute puissance ; ils mouraient pour mieux parler morts que vivants. Ce fut presque une loi qu'aucune terre ne remontait à Dieu qu'arrosée du sang des martyrs.

Maintenant, Messieurs, ma tâche est trop aisée ; nous n'avons pas de

temps à perdre dans de faciles énumérations. L'empire romain devint chrétien par l'apostolat ; les Barbares le devinrent à leur tour par la même voie. Et quand un monde nouveau s'ouvrit à Vasco de Gama et à Christophe Colomb, des légions de missionnaires se précipitèrent sur leurs pas ; l'Inde, la Chine, le Japon, des îles et des royaumes sans nombre furent évangélisés. Des lacs du Canada aux rives du Paraguay, l'Amérique fut visitée par la parole du Christ ; elle habita dans les forêts, sur les fleuves, aux creux des rochers ; elle séduisit le Caraïbe et l'Iroquois ; elle aima et fut aimée d'un amour unique par mille races perdus dans ces vastes continents. Et encore aujourd'hui, malgré les malheurs qui l'ont décimée en Europe, et qui semblaient avoir tari le lait de ses mamelles, elle poursuit l'œuvre lointaine de sa propagation. L'Océanie, monde éparpillé dans la mer, reçoit sur les récifs de ses îlots la doctrine qui a converti les grandes terres ; les anciennes missions refleurissent, de nouvelles commencent, et le sang coule encore pour la vérité comme au temps de Galère et de Dioclétien. Vous avez ce spectacle sous les yeux, Messieurs, la charité de la doctrine catholique n'est pas une antiquité de musée ; elle vit parmi vous, elle sort de vous ; vos frères de patrie et de famille, au moment où je parle, couvrent de leurs voix et de leurs vertus tous les points du globe. Les *Annales de la Propagation de la Foi* font suite aux *Lettres édifiantes et curieuses*, celles-ci aux légendes du moyen âge, et les légendes aux Actes des Apôtres. Chaque jour, pour la même cause, des hommes sont emprisonnés, meurtris, déchirés, mourant de faim, de soif, d'oubli de tout le monde, mais inébranlables et contents, parce qu'ils ont été choisis pour accomplir le testament de Jésus-Christ : *Allez et enseignez toutes les nations*.

Je n'ai pas besoin d'insister davantage ; il est trop clair que la doctrine catholique a été la première qui ait porté l'homme à la donation de soi quant à l'intelligence, la première en qui la vérité ait été charité. J'ajoute que, seule encore aujourd'hui, elle possède ce privilège, privilège devenu bien plus remarquable dans le monde nouveau que dans le monde ancien. Car autrefois on pouvait penser que le secret de l'apostolat n'était pas révélé ; mais aujourd'hui qu'il est manifeste, sa possession toujours réservée à la doctrine catholique, par exclusion de toute autre, est assurément un phénomène aussi curieux que démonstratif.

*A continuer.*

BULLETIN.

*Principales questions du jour. — Bibliographie. — Article communiqué : Du dénigrement.*

— Nous n'avons pu encore nous procurer le nouveau bill d'éducation, tel qu'il a été sanctionné par S. Ex. le Gouverneur-Général. S'il est nécessaire et que les changements soient aussi nombreux qu'on l'a dit, nous nous ferons un devoir de le reproduire en entier sitôt que nous l'aurons reçu. Il est bien probable que nous aurons aussi quelques observations à y ajouter. Ce sera alors le tems de le faire. Aujourd'hui il ne sera peut-être pas peu amusant et instructif en même tems, de jeter un coup-d'œil rapide sur quelques-unes des principales questions du jour qui occupent presque exclusivement les esprits et l'attention publique. Il sera aisé de s'apercevoir que c'est presque partout uniquement la prospérité matérielle et industrielle, qui fait l'objet des sollicitudes gouvernementales. Bien plus, assez souvent même, c'est l'intérêt de parti seul qui sert de règle et de mobile à la conduite des gouvernans. Les améliorations morales et intellectuelles, qui devraient toujours tenir le premier rang, sont partout heureuses, quand elles méritent seulement, quelquefois par hasard, une mention honorable. Ce sont toujours les affaires temporelles qui captivent toute l'attention. Cependant, malgré les efforts que l'on fait pour faire rendre une justice égale à tous les sujets, malgré les soins qu'on apporte à dévoiler les abus et à les réprimer, malgré les accusations et les dénonciations lancées contre les coupables, le mal se propage et les injustices sont comme à l'ordre du jour. Ce désordre ne peut venir que d'un vice de constitution, et malheureusement le discours vraiment instructif, que M. Taché a prononcé, sur le budget à la dernière session, et que nous sommes encore obligé de remettre à un autre numéro faute de place, n'a fait que trop pressentir l'existence d'un semblable vice parmi nous. La partialité y a paru si palpable, que tous les partis se sont accordés à la reconnaître. Cependant telle est la nature de cette injustice que le remède a paru encore plus dangereux que le mal. Telles sont les tristes conséquences qui doivent toujours en résulter, chaque fois que les principes sont faux. On veut que l'intérêt de parti soit seul le mobile des actions des gouvernans, il faut donc vouloir aussi qu'une fraction seule de la société puisse en profiter. Cet inconvénient ne vient pas des hommes, mais du principe lui-même.

Une question qui attire encore une attention toute particulière, surtout de la part des commerçans et des financiers de ce pays, c'est la réforme fiscale que le gouvernement des Etats-Unis vient d'introduire dans son système de douane, relativement au transit libre des marchandises destinées au Ca-